

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

JOURNAL.
Rue du Porton n. 237.

MONNEUR ET PATRIOTE

LE PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi et lendemain de fête, excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE, où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. du matin jusqu'à 4 h. du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

PRIX

de

L'ABONNEMENT

3 piastres par mois.

ALMANACH FRANÇAIS

Dimanche 21 — Entrée à Vienne (Autriche) par le prince Eugène (1809).

LE BUREAU ET L'IMPRIMERIE
du Patriote Français sont transportés, à dater
du 1^{er} mai, RUE DU PORTON, No. 237.

MONTEVIDEO.

DES CONSÉQUENCES PROBABLES DE LA
LIBRE NAVIGATION DU PARANA.

(Suite.)

On dit que le Pilcomayo a trois chutes ou sauts (*saltos*). Ne pourrait-on pas délivrer la navigation de ces obstacles accidentels en les faisant disparaître, s'il est vrai qu'ils ne consistent qu'en roches grossières et friables? Si ce moyen n'était pas jugé praticable, on pourrait construire des bateaux à vapeur qui navigueraient entre ces chutes d'eau, et à côté de celles-ci on bâtirait un fort. Bientôt s'élèverait une petite ville sous le canon protecteur de la forteresse, parce que les opérations de transbordement demandent naturellement des bras, des charrettes et diverses branches d'industries de première nécessité, tels que des forgerons, des charbons, des charpentiers, des ambergistes. Tout cela réuni appellerait l'attention des Indiens et produirait avec eux un commerce plus ou moins lucratif. Ensuite on commencerait à semer, à planter pour la culture des productions intertropicales, et, en attendant, on recueillirait, avec l'aide des Indiens, ceux que fournissent les épaisses forêts qui bordent cette rivière, telles que le miel, la cire, les pelleteries et beaucoup d'autres articles inconnus dans le commerce, y compris diverses espèces de bois rares et précieux qui peuvent être très utiles au développement de l'industrie européenne.

En un mot, la navigation du Pilcomayo faciliterait, avec une promptitude incroyable, la civilisation des Indiens qui habitent les vastes

contrées que parcourt cette rivière. Ce que toutes les tentatives anciennes et modernes n'ont pu faire en trois siècles.

De cette manière, la République Argentine pourrait avoir un commerce fort avantageux avec sa sœur jumelle, la république de Bolivie (1); celle-ci serait approvisionnée de toutes les productions du monde, et elle nous enverrait les siennes en retour, récoltées et élaborées par des hommes libres.

C'est alors que les Argentins et les Boliviens pourraient dire avec orgueil au monde civilisé: Ce sucre, ce cacao, ce café qui vont augmenter votre bien-être, ne s'en vont pas accompagnés des malédictions de malheureux Africains, comme il arrive pour les productions analogues du Brésil et des Antilles; ils n'emportent avec eux que les bénédictions d'hommes libres et heureux.

On conçoit qu'alors il se ait beaucoup plus compte aux Boliviens de la partie orientale des Cordillères de venir faire leurs achats dans la République Argentine que dans aucun port de l'Océan Pacifique, une fois qu'ils pourraient arriver à Buenos-Ayres avec tant de facilité, et, en outre, avec la complète certitude d'y trouver réuni tout ce dont ils pourraient avoir besoin. Dans les ports de l'Océan Pacifique ils ne pourraient jouir de ces avantages, ni avec la même facilité, ni à un aussi bas prix; parce que, d'abord, pour un navire qui arriverait là, il en viendrait ici cinquante, et qu'en suite ce commerce ne peut convenir qu'aux provinces dont les produits consistent en métaux précieux. Celles qui n'ont que des articles d'encombrement préfèrent toujours les transports par eau, et là où vont les intérêts vont également les intéressés.

D'un autre côté, il est facile de comprendre que le commerçant d'outre-mer donnerait toujours la préférence au Río de la Plata, et se contenterait plutôt d'y gagner dix pour cent que dans gagner trente dans un port comme

(1) On sait que la Bolivie, formée du Haut-Pérou et des vastes régions qui s'étendent à l'ouest du Paraguay, fut autrefois anciennement partie de la vice-royauté de Buenos-Ayres.

Et je sais admirer un ennemi vainqueur
Quand il sauve ses murs et quand il a du cœur!
Le général, atteint d'une balle, chancelle
Et tombe tristement d'un côté de la selle;
Son bras pend, et sa main, aux doigts irrésolus
Lâche son glaive mort qui ne frappera plus;
Son manteau détaché, qui coule vers la terre,
Semble comme un linceul épais et solitaire
Sur lequel le héros, sans pompe ni clinquant,
Doit dormir tout à l'heure au dernier lit de camp.
Le cheval aux abois ouvre sa bouche morne;
Il se cabre; son cou que le désespoir orne,
Laisse voler à flots ses longs crins orageux;
Il respire de Mars les homicides jeux;
Dans son œil fauve, ouvert avec intelligence,
On lit distinctement une ardeur de vengeance!
Car ce noble coursier, effaré sous le mors,
Sent que la bride flotte et que son maître est mort.

Arica ou Lamar; par la raison que ceux-ci ne lui parviendraient pas avant deux ans et demi, tandis que d'ici il les recevrait en moins d'un an, son navire entièrement chargé.

En Europe et au Nord-Amérique il y a beaucoup de commerçants riches; mais en terme moyen, ils ne possèdent, pour la plupart, qu'un médiocre capital; par cette raison, il y en a peu qui veuillent et puissent faire le commerce de la mer Pacifique, tandis qu'il y en a beaucoup, au contraire, auxquels le commerce de la Plata convient, à cause de la facilité et de la promptitude des retours.

On nous dira que par le nouveau canal qui doit s'ouvrir vers l'isthme de Panama, au travers du lac Nicaragua et de la rivière San-Juan, on facilitera singulièrement l'établissement du commerce avec la Bolivie, par le moyen du port de Cobija. Mais nous pouvons affirmer que, sans craindre d'émettre ici une idée paradoxale, de deux navires partis en même temps d'Europe ou des États-Unis, l'un arrivera aussi promptement au Río de la Plata que l'autre à l'embouchure de la rivière San-Juan; ce fameux canal qui débouchera dans l'Océan Pacifique par près de 11° 30' de latitude du nord de la ligne équinoxiale.

Mais ce n'est pas tout: arrivé là (en même temps que le chargement dirigé sur la Plata aura déjà été transbordé sur des bateaux à vapeur), il faudra recommencer un autre long voyage pour gagner le port de Cobija ou Lamar, et cela sans avoir un seul instant le vent favorable; car toute la distance sera parcourue avec le vent de sud-est qui, par conséquent, est entièrement contraire.

Ainsi donc, l'on peut calculer, en tenant compte des calmes qui règnent toujours sous la ligne qu'un bâtiment bon voilier ne mettra pas moins de deux mois à se rendre de San-Juan Nicaragua au port de Lamar. Or, les marchandises qui auront été transbordées ici, soit pour Chuquizica, soit pour Santa-Ana, seront déjà en magasin depuis un mois!

Il y a d'autres théoriciens qui croient que la Bolivie pourrait avoir un commerce très actif avec l'Europe par les rivières Beni ou Paro et Rio-Grande, branches du gigantesque Mara-

Un Espagnol, aux pieds de ce cheval sauvage,
De son large troublon lui barre le passage.
Ce rempart animé, cet homme au cœur de fer,
Qui semble un noir démon échappé de l'enfer,
C'est l'Espagne à genoux qui combattait encore
Et qui, les bras tendus, du penoit à l'aurore,
Comme la grande armée aux héroïques pas,
Moufait sous nos chevaux et ne se rendait pas.

David, quel mouvement! quelle grande tournure!
Où donc avez-vous pris cette noble nature!
Par l'exécution ce travail nous ravit,
Et c'est étourdissant comme tout cela vit!
Honneur à ceux qui font renaitre sur la pierre
Les héros qui pour nous ont fermé leur paupière!
Il nous faudra bientôt au fond des mémoires
Avec nos pâles mains fouiller des ossements,
Si nous voulons trouver des souvenirs de gloire,

FEUILLETON.

LE MONUMENT DU GÉNÉRAL JOUBERT.

Je sors de l'atelier de David, statuaire,
Qui qui donne aux grands noms le marbre pour suaire;
Or, j'ai vu dans un coin le modèle achevé
D'un groupe comme l'art n'en a jamais élevé:
La mort du général Joubert, tel est le thème
Qu'a traduit au ciseau le grand sculpteur que j'aime,
Et qui, religieux, simple et gravement beau,
Doit au Père-Lachaise exhausser un tombeau.

La scène est en Espagne, alors que chaque ville
Combattait pied à pied pour la chose civile.
J'aime les Espagnols, quoiqu'ils nous aient haïs,
Car ils faisaient chez eux la guerre du pays:
Il est digne cent fois de vivre dans l'histoire
Le peuple qui debout défend son territoire;

non ou Amazones; mais il faut considérer, 1^o que la distance à parcourir par terre jusqu'aux trois provinces boliviennes de la Plata, de Santa-Cruz-de-la Sierra, et même de Mexico est infiniment plus grande que par le Paraguay; 2^o que ces rivières traversent des déserts d'une immense étendue, des contrées habitées par des sauvages intraitables, remplies d'annimaux féroces, couvertes d'insectes et de reptiles venimeux qui martyrisent l'homme, et que, ce qui est pire que tout cela, l'air de ces contrées chaudes marécageuses, est continuellement saturé de miasmes délétères, de gaz pestilentiels qu'on est forcé de respirer dans de semblables voyages; 3^o que la plus grande partie de l'année il y pleut abondamment et qu'à la suite de ces pluies règne un soleil si chaud, si ardent, et qui frappe sur l'eau avec tant de force, qu'il ouvre les œuvres mortes des navires, détruit les cordages, et expose les marchandises à se perdre ou à s'avarianer complètement avant d'arriver à l'embouchure du Marañon. Si l'on doit s'attendre à souffrir toutes ces contrariétés en descendant les rivières qui affluent dans l'Amazone, que sera-ce en les remontant, lorsqu'il faudra y employer le double temps? Et quel effet désastreux un tel climat ne produit-il pas sur le tempérament de l'homme et surtout de l'Européen! Car, sortant d'un pays où la chaleur est de très forte, le voyageur irait de mal en pis, par la nécessité où il se trouverait de faire la plus grande partie du trajet sous la ligne équinoxiale.

Les sauvages seuls, ou les Indiens à demi civilisés seraient capables de résister à de pareilles fatigues; mais, pour l'Européen, nous regardons comme impossible qu'il y résiste longtemps. Il n'en serait certes pas ainsi en naviguant sur nos fleuves du bassin de la Plata, parce que, en les descendant rapidement, on obtient bientôt un climat tempéré.

Que le Vermejo soit navigable jusque près de Tarija, et que par ses ramifications il nous mette en contact avec Jujuy et Salta, cela est maintenant hors de doute; cela nous a été démontré de la manière la plus évidente par Don Francisco de Arias, en 1780, par Don Jua Adriano Cornejo, en 1790, et par Don Pablo Soria, en 1827: tous trois de descendirent cette rivière et entrèrent sans la moindre difficulté dans le Paraguay; le premier dans le mois de février, et le second dans les mois de mai et juin, et ils n'y trouvèrent pas moins de deux mètres soixante centimètres d'eau (trois varas de Buenos-Ayres).

(La suite au prochain numéro.)

Nouvelles de Rio de Janeiro.

—Le packet anglais, *Cockatrice*, arrivé de Rio avant-hier, nous a apporté quelques détails sur l'union de S. A. R. M. le prince de Joinville avec la princesse Dona

Des noms victorieux et dignes de mémoire,
Tant le siècle où l'on vit est un siècle hâtard,
Où tout s'en va, tout tombe, où tout—excepté l'art!

Mais vous, artiste saint de la foi populaire,
Soyez indépendant sans haine et sans colère;
Aimant d'un même amour le beau comme le bien,
Sachez être à la fois sculpteur et citoyen:
Restez toujours le même, et quoi qu'en puisse dire
Un poète sacré que comme vous j'admire, (1)

Quand de nos libertés le pouvoir est sorti,
Aimez la nation et soyez d'un parti!
Cette neutralité qu'on affiche et qu'on vante,
Maître, n'existe pas: quelque nom qu'on invente,
Sur l'épaule où le sein il faut porter la croix;
Quand on n'est pas du peuple, on est avec les rois.

(1) On se souvient des conseils que M. Victor Hugo adresse au statuaire David dans son dernier volume de poésies les Rayons et les ombres.

Francisca, sœur de don Pedro II, empereur du Brésil.

M. de Langsdorf, envoyé extraordinaire de S. M. Louis Philippe Ier., roi des Français, auprès de la cour impériale de Rio de Janeiro, a fait pour le prince de Joinville la demande officielle de la main de la princesse a don Pedro II, son frère. Lorsque l'empereur eut répondu qu'il consentait pleinement à cette union, et qu'il était heureux de penser, d'après les paroles de l'envoyé, que sa jeune sœur trouverait dans la famille du prince des consolations qui adouciraient son exil; M. de Langsdorf se tournant vers la princesse, lui demanda, au nom du prince, son consentement particulier, qui fut accordé avec une grâce charmante.

Les journaux que nous avons reçus contiennent beaucoup de détails sur la célébration du mariage, sur le talent déployé par les musiciens français amenés à bord de la *Belle Poule*, et jusqu'à des vers d'appropos dus à la plume d'un de nos compatriotes.

Maintenant, le prince a probablement quitté Rio de Janeiro, emportant avec lui sa jeune femme et l'espoir d'un bonheur que tout Français lui souhaite.

—L'amiral Grenfell, qui commandait la station brésilienne de Rio Grande, est changé de destination. On pense généralement qu'il est appelé au commandement de la station brésilienne de la Plata.

—Il est arrivé à Rio Janeiro plusieurs bâtiments de guerre français. On présume qu'ils relèveront pour les Marquises.

ORDRE DU JOUR.

Camarades,

Les succès du vaillant général Rivera ont dû faire tressaillir de joie tous les braves de la légion des volontaires, comme aussi de tous ceux dont les sympathies nous sont acquises.

Une force ennemie qui venait au secours d'Oribe a été battue et poursuivie pendant 40 lieues par le brave colonel Baez, le général Rivera a passé la rivière de Santa-Lucia à Tala malgré les forces ennemies qui voulaient lui disputer ce passage; rien n'a pu lui résister; il a écrasé cette horde d'assassins, traversé les lignes d'Oribe et se trouve à 6 lieues de Montevideo.

Ces succès doivent nous enorgueillir, puisque nous défendons la même cause, et vous convaincre combien sont faux les bruits mensongers que l'on cherche à répandre parmi vous. Le temps n'est plus où nous devons encore souffrir ces perfides mensonges; nous avons assez donné de preuves de notre modération pour être en droit d'exiger de ces misérables la cessation de ces provocations criminelles. Je vous ordonne donc de me faire connaître tous ceux qui chercheraient à vous induire en erreur et à trahir le serment que vous m'avez fait de vaincre ou mourir sous notre drapeau. Nous donnerons ainsi une leçon à tous ces lâches qui conspirent dans l'ombre, et voudraient nous anéantir avant d'avoir accompli notre vœu et nos promesses.

Notre modération a été mal comprise; prouvons à ces séides que ce ne fut ni la crainte ni le bon droit qui nous manquait, que nous les méprisions comme nous les méprisons encore; mais qu'il est un terme à tout, et que ce terme est arrivé!

Nous devons veiller à l'honneur de la légion; aidez-moi donc, et vous verrez que, si j'ai pu être indulgent et bon, je saurai être aussi sévère et inflexible, surtout envers les traîtres.

Le colonel de la légion française,
THIEBAUT.

Vous, grave et fier, soyez l'homme des multitudes!
Melez à vos travaux, mêlez à vos études,
Lorsque nos intérêts sont chaque jour trahis,
L'amour de l'aveu et l'amour du pays;
De la faveur des cours qui sur d'autres s'épanche
Gardez votre cœur pur et votre robe blanche;
Grand comme Manuel ou comme Béranger,
Qui nous fit tous pâlir au nom de l'étranger,
Fidèle aux souvenirs de l'an quatre-vingt-onze,
Orateur du burin et poète du bronze,
Au soldat, au tribun, racontez comme il faut
Mourir dans la bataille ou sur un échafaud!

Des muets monuments faites parler la faite:
Barra, Carrel, Pages, Lamennais le prophète,
Tous ces exemples grands, récents et solennels,
Coulez-les dans l'airain pour les rendre éternels!
A la pudeur du beau ne faites pas injure,
Refusez vos ciseaux à Talleyrand parjure (2);
Ne vous abandonnez à nul événement;

Monsieur le rédacteur,

J'ai lu dans votre estimable journal du 18 courant, un article signé par vous, dans lequel vous avez fait une erreur en disant que les Portugais allaient porter des vivres pour l'usage des officiers de l'armée ennemie, lorsque, sans doute, vous vouliez désigner les BRÉSILIENS qui ont ici une escadrille (ou couza que o valha). J'attends de votre impartialité la rectification de cette erreur. En cela vous obligerez,

Votre dévoué serviteur, F. SURI.

Montevideo, 19 mars 1843.

Non, maintenant, malgré la lettre de M. Surin, l'exactitude des faits que nous avons avancés. N'ignorons si les relations de notre correspondant le mettent à même de nous adresser de semblables rectifications. Il est du notre devoir de s'en tenir toujours, et quoiqu'il arrive, la vérité, rien que la vérité.

A. DELACOUR.

NOUVELLES DU SOIR.

Extraites en partie du *Constitutionnel*.

—M. de commodore Pu vis a reçu par le packet anglais arrivé de Rio-Janeiro, des communications satisfaisantes du ministre anglais accrédité auprès de la cour brésilienne, approuvant la conduite qu'il a suivie dans le Rio de la Plata.

—Une lettre de Rio Janeiro, en date du 18 courant, assure que le gouvernement brésilien a désapprouvé hautement l'acceptation par les agents du blocus, imposé par Rosas au port de cette capitale, et que l'illustre marin Grenfell est appelé au commandement de la station de la Plata.

—Des lettres de Buenos-Ayres rapportent que l'escadre de Brown a été arrêtée à Buenos-Ayres les blessés et les malades de l'armée d'invasion, avec quelques familles. — Brown serait, dit on, dans l'intention de se remettre du commandement de l'escadre argentine.

—Le *Constitutionnel* annonce pour aujourd'hui la bénédiction du drapeau des Volontaires Français: il y a seulement aujourd'hui une inspection d'armes.

ESPAGNE.

Espértero s'est résolu à donner la satisfaction exigée par le gouvernement français: les accusations dirigées contre M. de Lespès par Jean Gaitérrez, chef politique de Barcelone, ont été rétractées par le gouvernement espagnol.

FRANCE.

Dans la séance du 15 février, il a été présenté à la chambre des députés 4 pétitions tentant à obtenir la liberté de Don Carlos. Quelques voix s'élevèrent en faveur de l'illustre prisonnier, mais elles préchèrent dans le désert.

—On parle toujours de l'événement prochain de M. Molé au ministère.

—Le brick canonnière *Tactique* est parti hier samedi, 20 mai, pour Buenos Ayres. Il doit être de retour mardi.

Que l'art entre vos mains soit un enseignement:
Laissez d'autres sculpteurs, pour la beauté choisie,
Tailler le marbre saint selon leur fantaisie;
Que sans vocation, sans but et sans milieu,
Le plaisir soit leur règle et la forme leur Dieu;
Mais vous, continuez votre sévère voie;
Qu'à la tête de l'art et du peuple on vous voie;
Devant vos monuments nos fils s'attristeront,
Et vous aurez, un jour, deux couronnes au front!

Paix à vous, décédé sur la terre étrangère!
Qu'à vos os glorieux la glèbe soit légère!
Dormez, mon général, au fond du noir tombeau,
Avec l'art pour gardien et l'honneur pour flambeau!

ALPHONSE ESQUIROS

(2) David ne voulut pas consentir à faire le buste du prince de Talleyrand.

FRANCE.

(Paris 16 de janvier.)

(Suite.)

M. le général Bugeaud connaît bien mie ux l'Afrique que moi. Cela est très vrai. Mais M. le général Duvivier connaît bien mieux l'Afrique que M. le général Bugeaud. Cela est encore certain. Et M. le général Duvivier a sur l'Algérie de toutes autres idées que M. le gouverneur général. Que conclure de ceci ? Que M. le général Duvivier a raison contre M. le général Bugeaud ? — Nullement. Il en résulte cette seule conséquence : c'est que quiconque étudie les affaires d'Afrique doit consulter d'abord graves témoignages ; c'est que les faits ne sont à la vérité connus directement que d'un petit nombre, mais que livrés à la publicité, leur appréciation apparaît à tous.

Enfin, j'ai une troisième observation à faire sur la lettre de M. le général Bugeaud. Je ne parle point des personnalités qu'elle contient, si toutefois je puis appeler de ce nom des attaques qui s'adressent toujours à une autre personne que moi, et qui tombent seulement sur l'écrit dont je me trouve l'auteur. J'écarte aussi des plaisanteries qui me paraissent peu dignes d'un aussi grave sujet ; mais c'est, je l'avouerai, avec un sentiment pénible que j'ai vu le général Bugeaud attribuer itérativement à un détestable esprit d'opposition systématique, un travail, qui sans doute est défectueux en beaucoup de points, mais qui n'est que le résumé de longues études, et qui m'a été inspiré par un amour sincère de mon pays et par la plus profonde conviction. C'est dire que je veux très brièvement rétablir la question telle que j'ai posée, telle qu'elle doit être maintenue, telle qu'il faudra la discuter, non avec des paroles violentes, mais avec de bonnes raisons.

Oui, j'ai dit que je voyais avec effroi, avec anxiété, la nécessité déclarée officiellement pour la France de tenir en Afrique une armée de 80,000 hommes au prix de 80 millions ! et non pas de 80,000 hommes et de 80 millions pour un an, pour deux ans, mais pour une suite d'années dont le terme n'est pas même indiqué ! J'ai dit qu'une pareille charge était pleine de périls pour le pays, j'ai dit qu'elle l'épuisait au dedans et qu'elle le paralysait au dehors, et j'ai ajouté que la France avait été étrangement abusée dans cette question : car, d'année en année, on lui demandait toujours un nouveau sacrifice comme étant le dernier ; et c'est au moment où la guerre, dit-on, touche à sa fin, que la France apprend qu'il lui faudra autant de forces militaires et autant de dépenses pour régner sur l'Algérie qu'il lui en fallut pour la vaincre !

J'ai dit encore que si en effet il fallait absolument, pour établir en Algérie la domination française, ces 80,000 hommes au prix de 80 millions, sans doute je n'hésiterais pas à les voter, parce que selon moi, il n'est pas permis à la France, sous peine de honte et de déclin dans le monde, d'échouer dans cette entreprise, la plus grande qu'elle ait aujourd'hui. Mais en même temps, comme je sens tout ce qu'il y a d'accablant dans un pareil fardeau, et que je ne puis, sans frémir songer aux éventualités politiques qui pourraient amener une affreuse catastrophe, je cherche avec inquiétude, mais aussi avec persévérance, s'il est vrai que pour fonder en Afrique notre domination solide et féconde, des sacrifices aussi grands, aussi longs soient absolument nécessaires ; si le système que l'on suit est bon, si d'autres moyens moins dangereux et plus efficaces ne pourraient pas être employés.

Et lorsque je me livre sincèrement et sérieusement à cette étude, lorsque, voyant les périls que je crois imminents, je les signale ; et que, calculant la probabilité d'un avenir prochain, je montre la progression du mal, les exigences toujours croissantes du système de guerre adopté ; et le chiffre de l'armée d'Afrique s'élevant bientôt à 100,000 hommes au prix de 100 millions, c'est-à-dire avec une augmentation perpétuelle de charge, une cause toujours plus grande d'affaiblissement pour la France ; lorsqu'examinant les prétendus revenus que l'on va, dit-on, tirer de l'Afrique, je n'y vois que erreurs et illusion ; lorsque je discute une aussi immense question, de laquelle dépend l'avenir et peut être l'indépendance de mon pays, il me faudra subir l'accusation banale d'opposition systématique ; j'avoue que je ne la prévoyais pas. Le public jugera si je l'avais méritée.

Il est très vrai qu'en présence d'un pareil état de choses je ne puis me préserver d'une grande anxiété ; et je serais heureux, je l'avoue, si je pouvais communiquer à mes concitoyens un peu de l'émotion que j'éprouve, et exciter sur cette question l'opinion publi-

que, prompt à s'endormir sur des trophées, et destinée peut-être à se réveiller un jour sur des dévastations. Je ne voudrais voir à mon pays ni cette confiance qui égare, ni ce découragement qui énerve. En présence des embarras et des périls, je ne lui dis point : Vous avez voulu une folie ; soit : on vous mènera jusqu'au bout puisque tel est votre bon plaisir. Je cherche de toute ma force s'il est vrai que l'entreprise soit folle, et si la folie n'est pas dans l'emploi du moyen dont on se sert, et que l'on pourrait éviter. Et en présentant contre un système que je crois vicieux des objections qui subsistent, et que j'ai pas soulevées le premier, je provoque une controverse qui ne peut que tourner au profit de la vérité.

(La suite à prochain numéro.)

NOUVELLES DIVERSES.

On lit dans le *Morning-Chronicle* :

« Le Brésil est un fortuné pays. Il a une princesse à marier, et il a du sucre à lui donner pour douaire. Le prince, qui pourra prendre le douaire et le payer, au a la princesse. L'Autriche, l'Angleterre et la France sont en ligne. Comme l'Angleterre n'a pas besoin de la princesse, et que les Turcs ne veulent pas du sucre, l'Angleterre et l'Autriche ont fait un pas de côté à Rio de Janeiro. D'un autre côté, la chambre des députés de France menace de faire avorter le mariage du prince de Joinville avec la princesse Januária. Dans les bureaux, la majorité des commissaires se prononce contre le projet. »

— La commission chargée d'examiner les différents systèmes de télégraphie de nuit, s'est réunie mercredi dernier au ministère de l'intérieur. M. Morris, directeur à Calais, qui vient de monter le service de Paris à Tours, a été appelé à faire, sur toute la ligne, les expériences qui jusqu'ici n'avaient eu lieu qu'entre quelques postes.

Dans la journée, le temps avait été brumeux, et la communication impossible ; cependant, à six heures, les feux étaient allumés sur toute la ligne, et quelques minutes après, le directeur de Tours transmettait une dépêche officielle qu'il avait reçue de Perpignan ; la transmission des signaux a ainsi continué jusqu'à neuf heures.

La commission a reconnu tout à la fois l'importance d'un service de nuit et la simplicité du procédé de M. Morris. Deux mois et demi, une somme modique, lui ont suffi pour confectionner ses appareils, organiser le service et établir un service de communication régulière sur une ligne de 60 lieues. Ce résultat de montre la supériorité et les avantages d'un mode de transmission tel, qu'avec un matériel confectionné à l'avance, quelques jours suffiraient pour mettre en communication nocturne Paris et Strasbourg.

— La résolution prise pour le parti dit modéré d'intervenir dans les élections qui se préparent en Espagne paraît très sérieuse, et elle est générale. Un comité de cette opinion a été formé à Madrid pour diriger le mouvement électoral ; il est composé de MM. Cárascos, Isturiz, et du général Xavier Aspiaz.

Ce parti se renne beaucoup dans les provinces basques et la Navarre. Autant il y avait naguère d'apathie, autant il y a aujourd'hui d'entraînement. On regarde comme certain à Saint-Sébastien que tous les députés basques appartiendront à cette couleur politique. Le gouvernement du régent n'a de sympathies qu'à Saint-Sébastien même, et encore, remarque-t-on un grand refroidissement parmi ses plus chauds et plus anciens partisans.

Il paraît positif aussi, d'après les lettres reçues à Bayonne, que M. Olazaga, blessé de la destitution du chef politique de Logoon, son intime ami, s'est brouillé avec le ministère Rodil, et qu'il prêtera à l'opposition l'appui de son talent.

A la date du 12, le régent était encore indisposé ; il n'en a pas moins présidé plusieurs conseils de ministres. Une personne qui venait d'arriver à Bayonne, et qui l'a vu le 11, l'a trouvé très changé depuis six mois.

Le *Liverpool Times* contient l'article suivant concernant les îles Marquises :

« Le capitaine lord George Pawlet, commandant du *Carysfort*, a visité dernièrement les îles Marquises. Il est parti de Valparaiso le 10 août, et le 3 septembre il est arrivé dans l'île Christine. Le but ostensible du capitaine était de reconnaître le pavillon français, il le vit en effet, mais nous croyons que son but réel était de s'assurer de l'état des îles Marquises et no-

tamment des dispositions des naturels à l'égard des colons français. Des politesses ont été échangées entre les officiers anglais et français.

« Dans l'île Christine, les naturels paraissent être très jaloux de la présence des étrangers. Ils prétendent que les Français ont amené frauduleusement leur chef à leur lieue l'île. Il existait une défiance mutuelle. Les Français n'osaient faire aucune excursion dans l'intérieur, à moins d'être bien armés, quoique les naturels montrassent des dispositions tout à fait hospitalières vis-à-vis des Anglais. A Nook-Niva, les Français étaient dans de meilleurs termes avec les indigènes. Pendant que le *Carysfort* était à l'ancre, on apprenait de Christine que le capitaine Hallez et son premier lieutenant, M. de Labébat, avaient été tués à coups de fusil par les insulaires au moment où ils voulaient arrêter le chef indigène qui s'était retiré dans l'intérieur et avait refusé toute communication avec les Français. Le reste du détachement, après avoir frappé mortellement plusieurs indigènes, s'est retiré dans les retranchemens.

MOUVEMENT DU PORT

DE MONTEVIDEO.

Arrivées du 20 mai

Rio-Janeyro, 8 mai, goélette italienne *Cora*, 187 t., cap. A. Tuso, à Pablorin, avec 640 bqs. farine.

Gènes, 10 février, brick *Aigle*, cap. A. Doderro, à Gianello, avec 34 passagers.

Bordeaux, 4 février, brick français *Matilde*, cap. Bernard, à Henri frères, avec 6 pass., vins et effets.

Ste Catherine, 2 mai, polacre sarda *Aguila Florida* cap. D. Roggiro, à Bujarcó, avec planches, bois et farine.

Cénes, brick sarda, avec 58 passagers.

Cap de Bonne-Espérance, 19 avril, bâtiment anglais *Pantolom*, cap. J. Conde, à Keimley, en lest.

Rio-Grande, 16 mai, polacre sarda *Providence*, cap. Rofó, à B. Sanjuan, avec 4500 moyos sel, 36 fromages, 280 chaînes oignons, 5 sacs haricots, 56 robes grasse.

Rio-Janeyro, 23 avril, brick sarda *Belle Bernardine*, à Alphonse, avec 44 bqs bisauts, 134 roull. tabac, 150 c. confiture, 133 col. tabac, 10 pap. fromage, 300 bqs. farine, 6 corb. lard, 500 id. farine mendicora, 20 sacs café, 95 bqs. sucre, 110 sacs haricots, 390 sacs maïs, 23 colis galoches.

Maldonado, goel. sarda *Conception*, avec 18 têtes de bétail.

Buenos-Ayres, brick espagnol *Ricardo*, suit pour Cadix et Malaga.

Dundee, polacre prussienne *Hiran*, suit pour Buenos-Ayres.

Lisbonne, brick anglais *Anderson Helen*, suit pour Buenos-Ayres.

Cap de Bonne-Espérance, 19 avril, brick français *Indien*, à Keimley, en lest.

SALON DU JARDIN.

Il y aura bal aujourd'hui, 21 mai ; il commencera à 6 heures du soir, et durera jusqu'à dix.

Prix d'entrée, 18 ventins.

AVIS.

Maison Honoré Gaspérin, platero, rue San-Gabriel, numéro 25, on achete or vieux, argent et cuivre.

OFFRES POUR L'HOPITAL FRANÇAIS.

Les personnes qui ont offert des lits, etc. pour l'Hôpital Français, sont priées de les faire transporter maison neuve de don Juan Maria Perez, à côté du marché, ou d'avertir MM. les administrateurs qui se chargeront de ce soin.

HOPITAL FRANÇAIS.

On s'inscrit pour l'Hôpital français chez M. Vignozzi, rue San-Gabriel, numéros 127 et 129.

AVIS.

On vient d'imprimer, à l'imprimerie de la Charité, un ouvrage intitulé :

INSTRUCTIONS D'INFANTERIE,

qui comprend celle des recrues, le manuel des guides, et la tactique des éclaireurs; extraits de la dernière édition de Valence, avec 29 gravures lithographiques, qui indiquent les signes du commandement avec l'épée ou la canne.

Il se vend à ladite imprimerie, et chez Domenech ou chez Varela, place de la Matriz.

CHIEN PERDU.

Il a été perdu un petit chien, poil blanc et noir, répondant au nom de Moustache. — La personne qui l'aurait trouvé est invitée à le ramener au bureau du *Patriote*. Elle recevra une récompense honnête.

Le chef politique et de police,

Afin de régulariser la facilité des exercices d'enseignement et éviter autant que possible les prétextes de ne pas y participer; voulant concilier avec la mesure nécessaire pour atteindre ce but, le désir d'être le moins possible nuisible aux neutres, d'accord avec l'autorité supérieure, ordonne :

Art. 1. A dater du 16 mai courant, et pendant 15 jours, tous les magasins ou maisons de commerce sans exception seront fermés depuis deux heures jusqu'à quatre du soir.

Art. 2. Celui qui pendant les heures indiquées, aurait sa maison ou magasin ouvert, ou qui, sans être pleinement ouvert, serait surpris à vendre publiquement, sera puni de l'amende et de l'emprisonnement, suivant les dispositions de la police en vigueur.

Art. 3. En considération des heures auxquelles les neutres sont obligés de tenir leurs maisons fermées, les patentes qu'ils auront prises, ou devront prendre cette semaine, leur seront valables pour vingt jours à dater d'aujourd'hui 16 mai.

Art. 4. Que le présent soit publié par édit et dans les journaux pendant trois jours.

Montevideo, le 15 mai 1843.

Andres **LAMAS.**

AVIS.

Une souscription, pour l'hôpital français, est ouverte chez M. le président de la commission de santé, rue San Benito (ancien consulat), n° 16.

AVIS IMPORTANT.

On demande des ouvriers, magâns et manœuvres pour l'hôpital Français. S'adresser maison neuve de D. Juan Maria Perez, à côté du marché. On désire qu'ils fassent partie des Volontaires Français. Ils seront exemptés de service, et leur ouvrage leur sera payé.

AVIS.

VENTE.

On désireait vendre à Buenos-Ayres l'établissement de serrurerie et armurerie de MM. Richard et Demet, situé rue de la Féderation (Plais), à 2 1/2 coudres de la place de la Victoire.

S'adresser à M. Couturier au magasin de meubles rue de los Pescadores en face du café du Commerce.

On vendrait séparément l'atelier de serrurerie avec ses dépendances, ou bien les deux ensemble.

Nous avons l'honneur de prévenir le public que le nommé *Etienné Lattès*, natif d'Olbron (Basses-Pyrénées) entré chez nous le 22 septembre 1842, n'est plus à votre service depuis le 29 mars jour où nous le fîmes arrêter par la police à cause de sa conduite infidèle, les objets qu'il nous avait volés, trouvés dans ses maîtres et ses vœux écrits par lui-même ne laissant aucun doute sur sa moralité. Après l'avoir fait élargir, ayant fait diverses recherches dans notre magasin, nous avons découvert de nouveau le manque de plusieurs pièces, soient données en paiement pour effet à son usage, ou en cadeau. Le compte a été accepté par lui. Ces pièces ne sont pas les seules que nous ayons à lui réclamer, car, après de nouvelles recherches, il nous manque une montre 16 lignes cadran émail, cuvette or mat ciselé, ouvrage représentant un bouquet de fleurs en relief, portant le n° 46.616. et de plus plusieurs bagues, or, roses et brillants. Tous ces objets, li s'obstine à en nier le vol, c'est pourquoi nous prions les personnes qui auraient reçu en cadeau ou acheté à ce jeune homme des marchandises en dehors de notre maison, de vouloir bien nous donner des renseignements que la police ne manquerait pas de découvrir, cela dit pour la sûreté des personnes ignorant la source d'où pouvaient provenir les objets qu'elles auraient pu recevoir ou acheter.

Montevideo, le 2 mai 1843

POTHIER, E. LETOURNEAU,

Tienda de la Ciudad de Paris.

Calle San-Francisco

AVIS AU PUBLIC.

M. Frédéric, traiteur, rue Saint-Louis n. 53, prévient les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance qu'il continue comme auparavant à prendre des pensionnaires en ville, et qu'il fera de son mieux pour les contenter.

Il a été perdu le 6 mai un porte-cigares en paille contenant une papelette et un certificat d'exemption de service au nom de Thénard Gilbert Antoine. — La personne qui l'a trouvé est priée de le remettre au Bureau de journal: il aura une récompense, s'il l'exige.

AVIS A MM. LES OFFICIERS.

A l'armurerie de Monet l'on vend des sabres avec ceinturon à 6 patacons.

AVIS DIVERS.

On trouvera à l'imprimerie du *Patriote* réunis dans une seule feuille la *Marseillaise*, le *Chant du Départ*, le *Veillons au salut de l'Empire* et la *Parisienne*.

AUX VOLONTAIRES FRANÇAIS.

Nous invitons les volontaires français qui voudront faire partie de la compagnie auxiliaire d'artillerie sous le commandement du capitaine Alazard, à se faire inscrire hors du marché, maison Esteves, près du Café de l'Uruguay.

24me. compagnie dite de la

COCARDE

chez M. Roullier, [Sénateur],
Tous les Français voulant faire partie de cette compagnie, peuvent se présenter aujourd'hui jeudi et jours suivants chez M. Roullier [Sénateur] au Café de la Cocarde où ils recevront des armes et des munitions.

Les personnes faisant partie du Régiment des Volontaires Français sont priées de réclamer de leurs capitaines respectifs. Leurs bulletins d'inscription, afin d'obtenir de Mr. le Chef de Police l'exemption de la patente extraordinaire imposée aux neutres.

AVIS.

Aux amateurs des talents et secrets, intéressants Mr. Le Cestre s'engage d'apprendre aux amateurs la manière de gagner beau coup d'argent dans peu de temps.

1. Pour apprendre à faire la poudre à Canon et de chasse.

2. Idem pour graver sur le métal avec facilité.

3. Idem pour la poudre de fusil et pistolet.

4. Idem pour faire la poudre de Jupiter tonnant.

5. Idem pour faire le Cidre à la perfection.

6. Idem pour faire du bon vinaigre avec de l'eau.

7. Idem pour Graver sur le fer blanc.

8. Idem pour Graver sur le fer ou acier.

9. Idem pour Graver sur les os de d'autruche.

10. Idem pour graver le Cuivre et l'Alu.

11. Idem pour Cuivre le fer.

12. Idem pour faire les arbres de Saturne.

13. Idem pour changer le vin rouge en blanc.

14. Idem pour souder le métal rompu.

15. Idem pour fondre à tout un Bœuf de Fer.

Les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance s'adressent chez Lebevre en face M. Roullier au café de la Cocarde de six à huit heures du matin jusqu'à 4 heures du soir, etc., etc.

Bataillon des Volontaires Français.

Le Bureau d'Etat major du Bataillon est installé rue St. Charles maison Pernin à côté de la Police, en face le magasins du *Parillon Français*.

BATAILLON

De Volontaires Français.

1re COMPAGNIE DE VOLTIGEURS.

Le capitaine de la 1re compagnie de voltigeurs fait savoir à toutes les personnes inscrites dans sa compagnie de vouloir bien passer chez M. Jérôme, Estaminet Français, rue des pêcheurs, où il leur sera délivré les effets d'habillements.

Montevideo, 17 mai.

Le commandant de la compagnie
POYSEINJEAN.

Le Gérant Jh. REYNAUD.

Imprimerie Oriental, dirigée par Jh. REYNAUD.